

PETITE HISTOIRE
DE LA LITTÉRATURE
MÉDIÉVALE

PETITE HISTOIRE
DE LA LITTÉRATURE
MÉDIÉVALE

à la manière de Pierre Desproges

suivie de deux textes médiévaux retrouvés et
édités selon l'antique protocole des grands
éditeurs scientifiques

par Alain Corbellari



À Prilly
Aux Presses Inverses
MMXXI

LA COLLECTION ORIGINALE | 2

Il a été tiré de cet ouvrage 250 exemplaires
sur Woodstock Betulla de Fedrigoni,
sous jaquette illustrée,
justifiés 1 à 250.

Il a en outre été tiré quelques exemplaires,
marqués H.C., réservés aux éditeurs.

EXEMPLAIRE

*À Gilles Eckard (malin et demi)
et à M. Zink (de la part d'un pilier
qui voulait s'amuser un brin)*

LES ORIGINES¹

Avant les origines, il y avait les originaux que Joseph Bédier préférait appeler « archétypes » parce que ça faisait plus joli. Il disait aussi « au commencement était la route, jalonnée de sanctuaires », ce qui avait également fière allure. Quant à l'autoroute jalonnée de pompes à essence, elle intervint bien après et c'est là une autre question.

Enfin, pour nous sortir un peu de la panade, vinrent les *Serments de Strasbourg*, ainsi nommés parce que le même manuscrit nous a transmis la première recette connue de choucroute alsacienne. Pendant que les petits-fils de Charlemagne se tapaient sur

¹ Quelques extraits de cette petite histoire, égrenés en sketches depuis 2006 au Cabaret littéraire annuel de la Section de français de l'Université de Lausanne, ont été publiés dans la revue *Archipel*, 36, 2013, p. 145-60.

PETITE HISTOIRE

la gueule, on s'aperçut de l'opportunité d'une compréhension réciproque chez les hommes d'un même parti.

Les Francs, à cette époque, en effet, ne l'étaient pas tellement et cela ne laissait pas de se ressentir de manière déplorable dans leurs conversations où se mêlaient gauchement le latin et le germanique :

- Ach, la Gwerre, grossa Mala hora !
- Du lieber Augustine, habemus papam !
- Hauniþa tibi, crepa, gloz *charogna(m)
- † Aargh !

Ainsi, lorsqu'on eut inventé le français, les choses allèrent tout de suite mieux, même si pendant près de deux siècles on n'écrivit à peu près rien d'intéressant dans cet idiome si instable que même ses locuteurs commettaient des fautes de déclinaison en le parlant (c'est vous dire s'ils étaient cons !).

Les premiers textes littéraires dignes de ce nom datent du XI^e siècle. Dès lors, tout était prêt pour l'éclosion d'une littérature

DE LA LITTÉRATURE MÉDIÉVALE

foisonnante qui n'a pas fini de donner des cheveux blancs à ses modernes exégètes, continuateurs du grand Gaston Paris (qui, contrairement à ce que son nom pourrait faire croire, n'était pas natif de Troyes).

QUELQUES NOTIONS D'ANCIEN FRANÇAIS

Au point où nous en sommes arrivés, il ne nous paraît pas tout à fait inutile de donner au lecteur quelques notions de bases de l'ancienne langue, car, savoir parler ancien français sans le défigurer par un déplorable accent belge, c'est la seule chose qui distingue l'homme de la bête.

L'ancien français marque le net déclin de la déclinaison latine ; il n'utilise usuellement que deux cas : le *cas sujet* et le *cas régime*. Le fait que ce sont les formes du second de ces deux cas qui ont fini par s'imposer en français moderne se comprend aisément : il est assez évident en effet que les souverains féodaux aient eu une nette tendance à mettre

leurs sujets au régime. Notons que le cas régime peut s'utiliser pour déterminer un nom, à la manière d'un génitif, c'est ce que l'on appelle le *cas régime absolu*. Exemple : la mort le roi, l'hôtel Dieu, le bain Marie, le pied Jésus, la brosse Adam.

Nettement plus rare, car à l'usage exclusif des chiens à qui on l'apprenait consciencieusement, il y avait aussi le *cas niveau*. À l'usage des bûcherons qui finissaient leurs soirées au bistrot, il y avait le *cas bouleau*. Enfin pour l'humour juif, surtout le plus gras, on utilisait avec prédilection le *cas rabbin*.

L'évolution des mots depuis leur langue d'origine jusqu'au français moderne est l'objet de la *phonétique hystérique* dont nous ne montrerons ici qu'un seul exemple : le passage du latin *equus* au français moderne *cheval*.

Il faut d'abord partir d'une forme phonétique **ekwus*, ou plus exactement **ekwu*,

puisque les formes modernes dérivent du cas régime et que le *m* initial de l'accusatif a disparu dès le latin classique. S'observe en premier lieu la palatalisation du *k*, d'où **echwu*. Se produit alors une reconsonnification hypercorrecte du *u* en *l* > **echwl*. La semi-voyelle *w* évolue assez naturellement vers la consonne *v* > **echvl*, ce qui n'aide guère à l'articulation. Le mot étant menacé d'une érosion phonique trop considérable, cet état de chose entraîne donc immédiatement l'apparition d'un *a* épenthétique sur lequel se déplace l'accent > **echval*. Suite, enfin, à une métathèse, le *ch* devient initial, et nous aboutissons à la forme moderne *cheval*.

La morphologie verbale connaît des verbes forts à deux radicaux et des verbes faibles qui, comme leur nom l'indique, n'ont même pas la force de se doubler. Ainsi dit-on *je viens*, mais *nous venons*, *je suis* mais *nous suivons*, *j'ouis* mais *nous jouissons*.

PETITE HISTOIRE

Quant à la forme ramassée de certains infinitifs du troisième groupe, elle favorise la formation d'un doublet dans une autre conjugaison ; ainsi *querre* voisine-t-il avec *querir*, *toldre* avec *tolir*, *prendre* avec *prendre*, *dormre* avec *dormir* et *brandre* avec *branler*. *Ardre* avec *ardoir*, qui a trouvé une nouvelle jeunesse dans *hardware*, comme quoi l'ancien français peut encore être à la pointe du progrès.

Enfin, puisqu'il faut rendre aux césures ce qui appartient aux césures, on distingue en versification la *césure épique* qui ne tient pas compte des *e* muets à l'hémistiche, la *césure lyrique* qui en tient compte, et la *césure épico-lyrique*, qui est un mixte des deux précédentes.

LES CHANSONS DE GESTE

Pour les uns, les chansons de geste ont été écrites par des clercs obscurs. Pour d'autres, elles sont le fruit de la tradition orale et étaient débitées à petites doses lors de séances de récitation, raison pour laquelle certains parlent aussi de tradition intraveineuse. (Des esprits mal tournés prétendent même qu'*Audigier*, parodie quelque peu scatologique de la chanson de geste, procéderait d'une tradition anale.)

Les amples mouvements par lesquels les jongleurs, entre deux numéros de cracheurs de feu sur la place Beaubourg, mimaient les scènes qu'ils racontaient ont valu à ces œuvres leur nom de chansons « de geste », ce qui nous fait d'ailleurs soupçonner qu'il

devait en exister des versions pour sourds et malentendants qui, pour des raisons facilement explicables, ne nous sont pas parvenues (voir les études d'Omer Jodogne et d'Oreste Horrent).

Les strophes assonancées de la chanson de geste s'appellent des laisses, car on est formellement prié, dans le jardin de la littérature médiévale, de tenir les épopées en laisses ; il en existe de plusieurs types :

– La laisse parallèle entretient, comme son nom l'indique, des liens de parallélisme avec d'autres laisses qui lui sont parallèles.

– La laisse similaire offre de frappantes similitudes avec des laisses qui entrent en rapport de plus ou moins grande identité avec elle.

– La laisse béton possède une structure extrêmement ferme.

– La laisse Walesa est très utilisée dans les chansons de geste polonaises.

– La laisse à Désiré doit son nom à un jongleur particulièrement brouillon.

La plus célèbre des chansons de geste est la *Chanson de Roland*. La plupart de ses laisses se terminent par les trois mystérieuses lettres AOI qui ont inutilement fait couler beaucoup d'encre : il semblerait en fait que le terme désigne tout simplement le cri de douleur du jongleur qui a laissé tomber son rebec ou sa cithare sur son pied dans le moment de détente et de distraction qui suit la récitation d'une laisse (fig. 1). On remarque en outre que la forme « Aoi ! » pour désigner un cri de douleur s'avère un mixte phonétique exact entre le français « Aïe ! » et l'allemand « Au ! », ce qui constitue une preuve irréfutable de l'origine germanique des chansons de geste.

L'action de la *Chanson de Roland* est d'une grandeur simple et émouvante, capable de consoler un travailleur immigré qui pourrait y constater qu'il n'est pas le premier Arabe à en prendre plein la gueule de la part des Européens : Roland qui, la veille,

PETITE HISTOIRE

avait légèrement abusé des coquilles Saint-Jacques et des pieds de porc à la Saint-Jean et s'était inconsidérément attardé dans les discothèques espagnoles (car il aimait le son du cor le soir au fond des boîtes), est pris dans une embuscade et se tape la tête contre les Maures au col de Roncevaux (et d'Uphémure). Notons en passant que le chroniqueur Eginhard parlait de Basques et non d'Arabes : on constate donc que l'auteur de la *Chanson de Roland* a mis du Beur dans ses Eginhards. Roland souffle dans son cor au point d'en être tout mouillé, car un olifant ça trempe énormément. Charlemagne, un peu dur de la feuille (mais on peut le comprendre : il a deux-cents berges !), arrive trop tard, ce qui lui fout les boules (ce qui est paradoxal puisqu'il vient de perdre ses douze paires). Heureusement, la morale est sauvée puisqu'à la fin c'est au tour des Sarrasins d'être écrasés comme des galettes. Quant au vilain traître, mal défendu

20



Fig. 1 : L'origine d'une notation controversée.

Aperçu des pages 22 à 114 non disponible

TABLE DES MATIÈRES

Les origines	9
Quelques notions d'ancien français	13
Les chansons de geste	17
La lyrique	25
La littérature religieuse	31
Le roman	41
Tristan et Iseut	51
Les formes brèves	59
Le littéraire allégorique	63
Le théâtre	67
Le moyen français	69
Appendice :	
Deux textes médiévaux retrouvés	81
1. Un fabliau retrouvé	83
2. Une lettre de Jehan Froissart	103

Achévé d'imprimer en septembre 2021.
Imprimé en Italie.
© Alain Corbellari 2021.
ISBN 978-2-940718-08-5